

Alexandre est-il un personnage de roman?

Du personnage d'Alexandre, la tradition romanesque retient une série de traits exemplaires, à l'aune desquels elle mesure la valeur de ses héros.

Alexandre apparaît comme le modèle du conquérant, qui par sa vaillance rassemble l'univers sous sa domination. Le heaume de Guy de Warewic est donc celui

.. al rei Alixandre le preuz
quant il oscit le rei Porrus¹;

la joie qui règne à Mayence, dans *Guillaume de Dole*, au moment des noces de l'empereur et de Liénor, rappelle celle qui salue un exploit célèbre du jeune roi :

Puis qu'Alixandres fist a Tyr
le saut dont il ot tant de pris,
n'ot au cuer, ç'ai ge bien apris,
tant de joie com il ot la²;

Helain le Blanc, personnage du *Lancelot* en prose, est destiné à dépasser « les bones Alexandre »³; enfin le *Roman de la Rose*, traitant de la « gentillece » véritable, montre qu'elle procède de la valeur personnelle, non de celle d'un géniteur :

et fust neïs filz Alixandre,
qui tant osa d'armes amprandre

Nos citations du RAlx sont faites d'après le vol. II de l'édition Armstrong, *The medieval French Roman d'Alexandre*, New-York, Elliott Monographs 37, 1937).

1 — *Gui de Warewic*, éd. A. Ewert, CFMA, 8405-8406.

2 — Jean Renart, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, éd. F. Lecoy, CFMA, 5320-5323.

3 — *Lancelot*, éd. A. Micha, Genève, Droz, TLF, t. II, p. 197 (XLVIII, 24).

et tant continua les guerres
qu'il fu sires de toutes terres⁴.

Mais Alexandre est avant tout réputé comme un parangon de largesse, de sorte que si Chrétien, dans *Erec*, fait de son héros l'égal du roi pour cette vertu :

et de doner et de desprendre
refu il parauz Alixandre⁵,

Guillaume de Lorris, pour donner vie au personnage allégorique de Largesse, dit qu'

el fu dou lignage Alixandre⁶.

Ces traits, et quelques autres, suffisent-ils à faire d'Alexandre une figure romanesque, constituant elle-même comme roman le grand ensemble narratif qui ne cesse de se développer dans la seconde moitié du XII^e siècle ?

Deux difficultés au moins doivent être en effet vaincues pour que le héros et le texte qu'il anime entrent dans l'orbite romanesque. La première résulte du fait qu'Alexandre, personnage historique, est porté à la connaissance des clercs médiévaux par une tradition qui, malgré ses traits légendaires, ne passe pas sous silence toutes les fautes du conquérant. Comment oublier, par exemple, la persisation progressive du souverain, qui soulève la colère de l'armée, sa volonté de voir chacun se prosterner devant lui, et la noble résistance de Callisthène, patron de tous les historiens ultérieurs, qui trouvera la mort à cause de cette attitude ?⁷.

Sans doute le fait que l'histoire du héros doive être traduite du latin, à partir de sources historiques (Quinte-Curce, Justin) ou pseudo-historiques (les traductions latines du *Pseudo-Callisthène*) est-il en lui-même constitutif de l'œuvre romanesque :

L'estoire d'Alixandre vous vocil par vers tretier en *romans*..
(RALix, I, 31-32)

mais cette « mise en roman » doit avoir un caractère exemplaire et didactique :

.. qu'a gent laie doie auques profiter.

Comment est-ce possible, si Alexandre se comporte parfois comme un monstre ? Il convient donc, par la fiction, de faire disparaître les

4 — *Roman de la Rose*, éd. F. Lecoy, CFMA, t. III, 18733-18736.

5 — *Erec*, éd. M. Roques, 2213-2214.

6 — *Roman de la Rose*, éd. cit., t. I, 1128.

7 — Voir P. Pedech, *Historiens compagnons d'Alexandre*, Paris, 1984, 69, et Quinte-Curce, *Histoires*, livres VI-VIII, Paris, Belles-Lettres, 1949.

traits inacceptables, et ce travail, déjà sensible dans le *Pseudo-Callisthène* et ses dérivés, sera poursuivi dans la tradition romanesque médiévale. Un même auteur — Chrétien de Troyes, dans le prologue de son *Conte del Graal* — pourra donc tout à tour, se fondant d'abord sur la fiction, emprunter à la tradition d'exemplarité en vue de mettre en valeur en personnage — ici Philippe de Flandre, comte d'Alsace :

C'est li quens Phelipes de Flandres
Qui valt mix que ne fist Alixandres⁸,

puis, évoquant l'Alexandre historique, en dénoncer les défauts : Alexandre est devenu un contre-exemple :

Ne valt cil mix que ne valut
Alixandres, cui ne chalut
De carité ne de nul bien ?⁹

Mais il convient encore — et la question est plus difficile à résoudre — que le héros échappe à l'épopée. Or l'Alexandréide médiévale française a la forme épique — par la succession de laisses rimées — ainsi qu'un élément essentiel du contenu, l'élément guerrier. Les combats tiennent une place très importante dans la première et surtout dans la seconde branche — le *Fuerre de Gadres* — ; ce sont des combats collectifs, destinés à manifester la vaillance du roi et de ses compagnons, comme on le voit dans la chanson de geste. Des traits romanesques suffisamment clairs parviennent-ils cependant à se dégager ?

On pourra noter tout d'abord que certains traits d'Alexandre semblent constitutifs du héros de roman, et particulièrement du type royal qu'incarne Arthur dans la matière de Bretagne. La vertu de largesse — l'emblème d'Alexandre — est aussi une vertu essentielle d'Arthur, qui a des conséquences comparables. Donner, c'est s'entourer d'une puissante troupe de fidèles :

Larges est Alixandres sans nule covoitise ;
Por ce a tout le mont et la gent si aqise
Que nus ne veut partir de lui en nule guise.

(RALix, III, 5974-5976)

De même Arthur est généreux à l'égard des pauvres chevaliers comme envers les plus puissants :

il ne remaint pour les haus homes qu'il ne fasse grant joie et
grant amor as povres chevaliers et lor donne les riches dons
et les plaisans¹⁰,

8 — *Le Conte du graal*, éd. W. Roach, TLF, Droz, 13-14.

9 — *Op. cit.*, 57-59.

10 — *Lancelot*, éd. cit., t. VII, p. 63 (VIIIa, 13).

de sorte que sa puissance est à l'abri de la faiblesse :

Pour che ne m'est il pas avis que nul ne le peut priver de sa terre.

La vaillance est également un point de rencontre entre les deux personnages. A l'exploit d'Alexandre à Tyr :

Li rois prist la cité par itel vasselage
Que du berfroï el mur sailli par itel rage
Ains nus ne l'esgarda nel tenist a folage

(RALix II, 2001-2003)

répond la célébration de la valeur d'Arthur :

Il est plains de si grant proeche et de si grant hautece qu'il vainc toutes chevaleries¹¹.

Enfin le rapport à l'aventure, tout en faisant apparaître certaines différences, procède d'une même conception de la fonction royale : le souverain est celui par qui, dans le roman, les aventures arrivent, non celui qui doit les accomplir. Le fait est bien connu pour la tradition arthurienne : la cour du roi est le lieu privilégié pour l'irruption de l'inouï, sorte de question décisive qu'un chevalier, nouveau venu plutôt qu'ancien compagnon, pourra seul résoudre. La démarche conquérante d'Alexandre, de la même manière, permet la manifestation des merveilles du désert (RALix III, l. 52-86) ou des merveilles de l'Inde (III, 137-216), passages qui peut-être font l'intérêt majeur du roman.

Dans certaines de ces aventures, sans doute, Alexandre joue un rôle décisif : c'est lui qui mure à jamais Gog et Magog dans les « puis de Tus » (III, l. 128) et qui, dans l'épisode du « val périlleux » (III, l. 148-163) procure par son dévouement et sa subtilité le salut à son armée¹². Mais, plus souvent, le roi est une sorte de témoin qui permet au lecteur de contempler lui-même la merveille : grâce à lui, nous pouvons nous étonner du renversement des valeurs que cause le « tertre aventureux » :

Quant couars hom i entre, sempres devient hardiz,
Touz li pires du mont i est si esbaudiz ;
Et li preus i devient ainsi acouardiz..
Touz li mieudres i est folz et avilaniz

(I, 2525-2527, 2529)

de même, nous admirons le bouleversement des âges et du temps causé par les trois fontaines merveilleuses (III, l. 167-178). Alexandre, pas plus qu'Arthur, n'est destiné à mettre fin aux aventures : il n'est pas

11 — *Ibid.*, p. 62 (VIIIa, 12).

en son pouvoir de transformer l'enchantement, qu'il ne peut que côtoyer, admirant la beauté des filles-fleurs sans pouvoir les entraîner dans son univers (III, l. 187-200).

On peut donc voir dans Alexandre, grâce à ces rapprochements avec Arthur, une sorte d'archétype romanesque de la fonction royale, maître dans l'art de rassembler autour de soi une phalange invincible, exaltant les valeurs de la noblesse par la haine des serfs et des losengiers :

Onques nel pot servir vilaine ne ancelle,
Ainz le couvint touz jorz nourir une pucele,
Et d'une franche dame aletoit la mamelle
(I, 232-234)

De par toutes les terres a mandez les enfans,
Les fuiz aus gentils homes et touz les mieus vaillans
(I, 370-371)

et permettant à l'aventure de révéler ses splendeurs. On comprend, dans ces conditions, que le RAlix soit présenté comme un miroir des rois et des princes :

Li rois qui son roiaume veut par droit gouverner
Et li prince et li duc qui terre ont a garder
Et cil qui par proëce veulent riens conquerer,
Cil devroient la vie d'Alixandre escouter...
(IV, 1675-1678)

Mais le statut romanesque d'Alexandre ne se limite pas, nous semble-t-il, à des caractéristiques royales. Les auteurs du RAlix ont construit un authentique personnage en opposant, de l'intérieur, la cohérence d'une exemplarité universelle, et la rencontre de l'échec et de la mort, fruit d'une passion liée à cette exemplarité même.

Alexandre est en effet conçu comme figure de la totalité. Le *Pseudo-Callisthène*, et plus encore la tradition romanesque médiévale, ont ainsi «fictionnalisé» un personnage que l'histoire leur livrait déparé par d'inquiétants défauts. Le prologue du roman, la conclusion d'Alexandre de Bernai (IV, l. 72-75), ou, sur le mode lyrique, les *complaintes* funèbres des airs exaltent le caractère globalisant des vertus d'Alexandre, celles d'un conquérant

Sire, bons conquerere, tels n'en iert ja mais nus.
Le monde conquesistes jusq'as bonnes Artus¹³
Et trestoute la terre jusq'en Oceanus
(IV, 769-772)

13 — On voit qu'Arthur apparaît à l'auteur du RAlix comme un modèle du conquérant, ou du moins de l'explorateur, alors que la tradition romanesque arthurienne n'a guère développé cette image.

paré de toute noblesse

Fontaine de largesce et puis de courtoisie,
Comblés d'enseignement et res de vilonie

(IV, 1152-1153)

et de savoir

Et fu d'astronomie sa pense enluminee
Que de toutes estoiles connut la compassee

(I, 76-77)

Mais ce qu'il faut souligner, c'est la cohérence profonde établie par le roman entre les différents traits du héros. Largesse, conquête et savoir ne peuvent pas être dissociés. Nous avons vu plus haut comment la générosité d'Alixandre lui procure à jamais la fidélité des bénéficiaires de ses dons, et lui permet de venir à bout de tous ses adversaires. Le savoir du héros ne peut pas davantage être conçu comme étranger à la conquête. Sans doute le héros reçoit-il en sa jeunesse les enseignements d'Aristote :

Il li moustre escripture, et li vaslés l'entent,
Grieu, ebrieu et caldieu et latin ensemment...

(I, 335-336)

mais le savoir d'Alexandre ne reste pas limité à un donné antérieur à la démarche du conquérant : il l'accompagne et la rend possible, il s'y assimile parfois.

Ainsi les scènes représentées sur la tente d'Alexandre (I, l. 95-98) renvoient à la connaissance du fonctionnement de l'univers ;

Les heures et li jor i sont tuit aconté ;
Li cieus et li planete, li signe, tuit nonmé

(2015-2016)

à la géographie et aux divisions du monde connu :

C'est Aise et Eürope et Aufrique sa per

(2025)

et à l'histoire, celle d'Hercule (l. 97) et celle de Troie.

Or ce passage, minutieusement étudié par A. Petit¹⁴, figure, quelle que soit la tradition manuscrite, avant l'arrivée des messagers de Daire. Les éléments cosmologiques, géographiques ici rassemblés sont en fait des images de la conquête. La contemplation de la *mapemonde* est une incitation à la prise de possession de l'univers rendu visible :

Seur tant comme il en est vodrai je seignorer

(2035)

14 — Voir *Bien dire et bien aþrandre* 6, 1988, 77-96 et notamment 89-90.

Hercule est représenté comme un modèle symbolique : celui qui conquiert « la terre descendi en Orient » (2043) et lui met « ses bornes » (2044), celui qui

Le ciel tint a son col par son enchantement (2047)

invite Alexandre à la suivre : le héros s'en fait le serment à lui-même (2050-2051) et accomplira sa promesse (III, l. 139-141 ; 186-187)¹⁵. Quant à l'histoire de la destruction de Troie, elle est clairement mise en rapport avec la conquête de la Perse :

De la cité de Perse ferai autel ruïne
Et ferai dou roy Daire autretel decepline
(2067-2068)

La connaissance, parce qu'elle est métaphore d'une prise de possession du monde, peut donc « mettre en images » une conquête à venir.

Elle en est aussi le moyen. La subtilité d'Alexandre, forgée par l'enseignement d'Aristote, et même sa connaissance des lettres, lui permettent de déjouer tous les périls. Avant d'abattre par les armes la puissance de Darius, il sait retourner le sens des présents qui lui sont envoyés : la verge, la pelote, le frein et l'écrin plein d'or pur, qui étaient conçus par le Perse comme des incitations à l'allégeance, deviennent, dans l'interprétation du sage Alexandre, des symboles de puissance pour celui qui les reçoit :

Les verges senefient, qui ci ilueques sont,
Que doi battre touz ceux qui me contresteront..
(I, 2154-2155)

Il n'est pas jusqu'au déchiffrement de l'écriture qui ne puisse avoir, à certains moments, un rôle stratégique : le démon qui renseigne Alexandre, dans l'épisode du val périlleux, constate son habileté :

Ne te puet enignier ne savoirs ne folie
(III, 2849)

et lui indique une inscription qui lui permettra de s'échapper du val : le roi pourra la lire, parce qu'il est instruit :

Bien connoistras les letres, car tu ses de clergie
(2852)

15 — Arthur se trouve, au moment de l'exécution du projet, substitué à Hercule :

Onc Artus ne Libers n'orent avant lor piés (III, 2342)
Quant Artus et Libers vinrent en Orient..
Deus ymages d'or firent qui furent de lor grant (III, 2353, 2355)
Desous une grant roche truevent un lieu cavé
Ou Artus et libers avoient conversé (III, 3221-3222).

Enfin, si la conquête est liée au savoir, l'acquisition du savoir, dans le roman, est difficilement dissociable de la démarche guerrière. La connaissance des merveilles du désert et celle des prodiges de l'Inde accompagnent les vicissitudes de la rivalité avec Porus. De manière exemplaire, les deux explorations « scientifiques » les plus célèbres, la descente au fond de la mer et l'ascension dans les airs s'insèrent dans des épisodes guerriers et adoptent le langage même de la conquête. Dans le *RAlix*, l'exploration sous-marine suit la victoire sur Darius ; elle est présentée comme le prolongement nécessaire de la conquête terrienne :

Dayre le roi de Perse ai je a ce mené
Que si home meïsme l'ont mort et affiné..
Assés ai par la terre et venu et alé,
De ciaus de la mer voil savoir la verité.

(III, 393-394 ; 396-397)

Quant à l'ascension réalisée au moyen des griffons, elle se situe également dans un contexte guerrier, même si tout s'ouvre devant le héros :

Li rois chevalche a force, dont est grans renomee.
Ne trueve fort cité qui tant soit bien muree
Dont il n'ait le treü, n'i estuet traire espee.

(III, 4934-4936)

Le personnage d'Alexandre paraît donc se situer dans une cohérence exemplaire, et parfaitement fictive, entre les trois attributs hyperboliques qui lui sont donnés : conquête, savoir, générosité universels. Or malgré l'appartenance indiscutable du héros, par ce moyen, à l'univers de fiction, malgré l'influence qu'il a exercée sur un certain nombre de personnages romanesques, nous aurions quelque difficulté à parler d'Alexandre comme d'un personnage de roman si cette construction merveilleuse n'était pas minée de l'intérieur, ne comportait pas sa propre faille, ne conduisait pas le héros à l'échec et à la mort.

De fait les trois éléments constitutifs de la cohérence du personnage se révèlent destructeurs, ou comportant leur propre limite. L'appétit de conquête conduit Alexandre jusqu'au couronnement de Babylone, alors qu'il sait devoir mourir en cette ville :

Ne pour paor de mort ne lairai a aler
Ne praigne Babilone q'ai tant oï loër.

(III, 3874-3875)

mais ce n'est pas la conquête qui doit lui être fatale, c'est son achèvement dans le rite de la fête (br. IV).

Le savoir d'Alexandre n'est pas seulement domination des choses et du monde, mais connaissance — partielle — de ses propres limi-

tes, et pour tout dire savoir de la mort. Les arbres du soleil et de la lune jettent le doute sur l'origine du personnage :

Ta mere fist ton pere hontes et deshonnors.

(III, 3817)

alors que le roman, jusque-là, n'a cessé de réfuter les accusations de bâtardise présentes dans la tradition du *Pseudo-Callisthène* :

Car neïs de l'enfant distrent il vilanie,
Que il estoit bastars, nez par enchanterie.

(I, 183-184)

mais surtout ils lui prédisent le terme, le lieu et le moyen de sa mort :

A un an et uit mois est termes de ta fin,
Iras en Babilone sus el palais marbrin,
Cil dont tu mains te gardes t'ocirront a venin.

(III, 3837-3839)

Enfin la générosité royale, qui a fait sa puissance, le conduit également à sa perte. Loin d'agir comme les compagnons d'Alexandre, et surtout comme les douze pairs, Antipater et Divinuspater ne sont pas acquis au roi par les générosités de celui-ci. L'échec du don est clairement indiqué à propos d'Antipater, à qui Alexandre donne Tyr :

Il en ot en la fin trop dolereus damage,
Car il l'enpoisona com hom de mal corage.

(II, 2009-2010)

La cohérence exemplaire mérite donc, chez Alexandre, d'être appelée passion, à l'égal de l'amour, dont elle tient lieu. Ce n'est pas en effet l'équipée chevaleresque auprès de la reine Candace qui mériterait le nom d'aventure amoureuse : c'est la reine qui est possédée par l'amour :

Tant l'ama en son cuer, a poi n'en est desvee.

(III, 4436)

Alexandre, sous le déguisement d'Antigonos, cherche une aventure courtoise et peut-être le plaisir.

Mais le caractère à la fois dynamisant et destructeur de la constellation créatrice du héros renvoie à celle qui façonne les grandes figures romanesques. Lancelot, que ses vertus prédestinent à achever les aventures du Graal, mais que son amour pour Guenièvre — l'une de ces vertus mêmes — écarte de sa mission ; Tristan, héros libérateur, destiné à la fonction royale, que sa valeur rapproche inévitablement d'Iseut avant de l'écarter du pouvoir auquel il peut prétendre : on sait comment ces personnages sont à la fois voués à détruire et à être eux-mêmes détruits, tout en tirant de ces ruptures profondes leur grandeur héroïque.

Un rapprochement entre Alexandre et Galehaut, touchant le savoir de la mort, précisera le fonctionnement, dans la constitution du personnage romanesque, de l'opposition entre pouvoir et non-pouvoir. Alexandre, qui poursuit de front la conquête de l'universalité du savoir et la possession de l'univers, découvre, grâce à son savoir, qu'il est destiné à mourir, autrement dit à rencontrer la fin de son savoir... Cette connaissance, qui cause d'abord sa tristesse (III, l. 215), renforce aussitôt sa soif de conquête :

Ja ne finerai mais de terres conquer
Jusque de tout le mont segnor m'orraï clamer.

(3872-3873)

De même Galehaut, sans posséder l'universalité du savoir qui caractérise Alexandre, obtient de maître Hélié de Toulouse l'interprétation d'un songe qui préfigure le terme de son existence : il est destiné à mourir au bout de trois ans, mais pourrait vivre encore davantage si Lancelot restait auprès de lui :

ne vos ne morrois se par defaute de sa compaignie non¹⁵.

La révélation — l'acquisition d'un savoir — montre dans les deux cas la différence profonde qui la sépare de l'oracle antique ; celui-ci célébrait la toute-puissance d'un *fatum* destiné à rejoindre et à écraser le héros, quels que soient les efforts dépensés par celui-ci pour trouver le salut. Ici le savoir indique à la fois l'échec à venir — échec du savoir, qui ne peut conjurer sa propre fin, interruption inévitable de la carrière du héros — et magnifie l'identité du personnage : Alexandre montre que la mort ne peut rien sur la conquête, dans la mesure où celle-ci est une allégorie du personnage ; quant à Galehaut, il se conforme à la personnification de l'amitié pour Lancelot que l'augure lui a dévoilée. Non seulement il mourra par « defaute de compaignie », mais, lorsqu'il retrouve Lancelot immédiatement après la conjuration de maître Hélié, sa joie contraste avec la tristesse du clerc : il incarne effectivement l'amitié, et l'amitié lui commande de faire « moult belle chiere », afin de consoler Lancelot en proie à la tristesse.

A la question que nous posons dans le titre du présent article, « Alexandre est-il un personnage de roman ? », il est permis, nous semble-t-il, de répondre de manière affirmative. Le héros du RALix n'est pas seulement un type historique dont les fautes auraient été gommées ; il ne s'identifie pas non plus à une figure épique tournée d'abord vers des exploits guerriers. Sans négliger les relations étroites qui unissent le personnage et l'œuvre à l'histoire et à l'épopée, nous voyons Alexandre entrer, au prix d'une construction littéraire significative, dans l'orbite romanesque.

En lui se crée, au-delà de tout rapport avec la réalité, une cohérence profonde entre des attributs exemplaires ; dans le même temps, la construction idéale ainsi réalisée se confronte à sa propre limite ; à terme, elle entraîne la ruine du personnage et de son œuvre : jeunesse est morte,

Ahi ! toute franchise, com hui estes malmise !

Avarisse est montee, largesse a terre mise,

Morte est comme la noif contre soleil remise.

(IV, 1310-1312)

Toutefois cette déconstruction, loin d'être négation du héros, sert à son authentification et à sa glorification.

Il reviendra aux romanciers instruits par d'autres modèles antiques — l'auteur d'*Eneas*, celui du *Roman de Thèbes*, Benoît de Sainte-Maure et son *Roman de Troie* — de construire à partir de l'amour la cohérence essentiellement instable de leurs personnages ; mais, dès le *Roman d'Alexandre*, le principe essentiel est acquis : la cohérence romanesque est passion.

François SUARD
Université de Paris X - Nanterre